

gnée, l'acteur monte à cheval sur un bâton, prend un fouet, le remue en l'air, fait deux ou trois fois le tour du théâtre, et chante un air; ensuite il s'arrête: son voyage est censé achevé, et il recommence son récitatif. Voyez le voyage de sir Barrow. Tome I. p. 366.

Il paroît, d'après le lord Macartney, qu'à la Cochinchine, le théâtre n'est pas aussi barbare et ridicule. Il parle dans sa relation, d'une espèce d'opéra historique, dans lequel il y avoit du récitatif, des airs et des chœurs aussi réguliers que sur les théâtres italiens. Quelques-unes des actrices monstroient dans leur jeu et dans leur chant, au moins les principes du goût. Elles observoient exactement la mesure; et non-seulement leur voix, mais leurs mains et leurs pieds suivoient avec régularité, le mouvement des instrumens. Ces instrumens, soit à vent, soit à cordes; étoient grossiers, mais formés d'après les mêmes principes que ceux d'Europe. Cependant telle est la force de l'habitude et des préventions nationales, que ce qui fut ensuite exécuté par les musiciens de l'ambassadeur, quoique flattant très agréablement l'oreille des Européens, ne fit que très-peu goûté des Cochinchinois.

Il ne faut pas au reste s'étonner, qu'un art si peu protégé par le gouvernement, et surveillé par les loix avec une extrême sévérité, soit resté dans l'enfance et la barbarie. Pouvoit-il faire de grands progrès chez un peuple qui se distingue par la gravité de ses mœurs, et où il n'est regardé que comme l'aliment de l'oisiveté et une source de corruption? Les sages